Les grandes figures combières d'autrefois – 83 – Jean-Victor-Daniel Jaques dit Jeannot, pasteur au Lieu (1782-1853)

Toutes les informations suivantes sont exclusivement tirée de la Revue musicale de Suisse romande : Les ancêtres d'Emile Jaques-Dalcroze, par Jacques Burdet, Lausanne, 1966.

L'ancêtre, David-François Jaques, un notable de Sainte-Croix, fut lieutenant de justice et secrétaire du Conseil, en même temps que commis des sels et des péages. Sa femme, Anne-Suzanne Fivaz, lui donna cinq enfants. L'un d'eux, Victor-Samuel, « justicier » à Ste-Croix, fut, en 1773, l'un des fondateurs de la Société de musique du village.

Un autre fils, de même prénom que le père, fit des études de théologie et exerça le ministère pastoral dans de nombreuses localités vaudoises. Il était l'arrière-grand-père d'Emile Jaques-Dalcroze. Né à Sainte-Croix le 1er novembre 1748, il suivit les cours de l'Académie de Lausanne. Il était encore aux études lorsque Mozart passa dans le chef-lieu. Mais l'on ne sait s'il assista à l'un des concerts donnés par le grand compositeur. Après des suffragances à Orbe, à Grancy et à La Sarraz, il fut pasteur à Ballaigues de 1778 à 1780. Dans ce dernier village, il trouva établi un orchestre d'église destiné à l'accompagnement du chant sacré. Les instruments employés ne furent pas sans lui rappeler ceux qu'il avait connus à Sainte-Croix pendant ses années d'enfance. Aussi, à peine nommé à Champvent, en 1796, instituait-il un accompagnement de même nature dans sa nouvelle paroisse.

Les deux fils du pasteur David-François Jaques suivirent la carrière paternelle. L'aîné, Henri, fut « ministre » au Sentier de 1812 à 1823. Il participa activement à la vie musicale de la paroisse du Chenit en devenant membre et même président de la Société de musique. Cette confrérie, fondée en 1780, avait pour but l'étude des psaumes à quatre parties. Elle s'est perpétuée jusqu'à nos jours sous le nom de « Chant sacré ».

Quant au cadet, Jean-Victor-Daniel, dit Jeannot, son goût pour la musique fut beaucoup plus prononcé. Tous ceux qui le connurent s'accordaient à dire qu'il jouait fort bien du violon. Il avait travaillé cet instrument probablement à Lausanne, au cours de ses études de théologie. Les professeurs ne manquaient pas dans le chef-lieu : les frères Jacob et Georges Hoffmann, Ignace Stade, André Nübe, et surtout Ignace Lecomte, virtuose de valeur et chef d'orchestre. C'est donc vraisemblablement à l'un de ces maîtres que Jeannot eut recours pour étudier la musique.

Il fut suffragant à Pailly (1805), à Rances (1805-1806), à Baulmes (1807-1809) et à Cossonay (1810-1813), puis desservit la paroisse du Lieu de 1814 à 1826, soit à l'époque même où son frère Henri se trouvait à la tête de l'Eglise du Chenit. Il succédait au pasteur Joseph-François Pilicier avec lequel il allait entretenir désormais d'excellentes relations familiales et musicales. Sur le plan

familial d'abord, les pasteurs Jaques et Pilicier eurent l'occasion de nouer de solides liens d'amitié puisqu'ils épousèrent deux des filles d'Henri Piguet, juge de paix du Pont, soit respectivement Louise-Etiennette et Françoise-Rosalie. Mais tandis que cette dernière put accompagner son mari jusqu'à la fin de sa carrière pastorale, Louise-Etiennette mourut au bout de cinq ans de mariage seulement, après avoir perdu ses deux enfants. A ces liens de parenté s'ajouta pour les deux hommes leur passion commune de la musique. Toutefois, leurs relations musicales se développèrent surtout à partir de 1826. En effet, c'est à cette date que le pasteur Jaques s'installa à Cronay, paroisse voisine de Donneloye, où Joseph-François Pilicier habitait depuis qu'il avait quitté Le Lieu.

N'anticipons pas davantage et jetons d'abord un coup d'œil sur l'activité de nos deux pasteurs musiciens à la Vallée. Nous suivons pour cela une relation de l'époque faite par un témoin digne de foi, le musicien David Lecoultre :

C'est en 1806 que Joseph-François Pilicier fut nommé pasteur de la paroisse du Lieu. C'était un très bon musicien, qui jouait de plusieurs instruments et particulièrement du violon. Son goût pour la musique, son bon cœur et son dévouement l'engagèrent à inviter chez lui, le dimanche après-midi, quelques-uns des musiciens du Brassus. Dans les commencements on jouait des quatuors de Pleyel et de Gyrowetz. La partie de 2e violon était faite par une clarinette, et la basse par un basson. Ces réunions étaient une excellente école pour apprendre à lire, à exécuter et à apprécier la bonne musique. Aussi après un peu de temps et d'exercices, l'on exécutait des quatuors de Mozart et la collection des quatuors de Haydn. Quelques fois, lorsque des musiciens, amis de M. Pilicier, venaient lui faire visite, on exécutait des quintettes.

En 1814, M. Pilicier quitta la paroisse du Lieu. Il y fut remplacé par M. Jeannot Jaques, musicien distingué et infatigable. Les réunions continuèrent avec lui. Le nombre des exécutants augmenta peu à peu. Avec le quatuor, on avait deux clarinettes, deux cors et une flûte. On jouait des ouvertures pour orchestre et des symphonies. En 1818, cette petite société se hasarda à donner un concert public dans la salle du tribunal du Sentier. On y exécuta une symphonie, une ouverture, un quatuor, des morceaux pour flûte, pour basson et pour violon, et quelques chants à une et à plusieurs voix avec accompagnement.

En 1825, il fut donné un nouveau concert dans les salles d'école d'enseignement mutuel nouvellement construites au Brassus et au Sentier. On y exécuta l'ouverture de Jean de Paris, une symphonie de Haydn, des soli de violon, de flûte, de clarinette et de basson, ainsi que plusieurs morceaux de chant tirés de La Création[1].

On raconte, à la Vallée de Joux, que le pasteur Jaques aimait à se rendre aux Grandes Roches, à plus de dix kilomètres de sa cure, pour faire de la musique

[1] Protocole et livre de caisse de la Société d'harmonie du Brasus (Archives de l'Union instrumentale du Brassus).

avec les demoiselles Audemars, elles-mêmes bonnes instrumentistes. Un soir qu'il arrivait chez elles, trompé par l'obscurité, il prit la porte de la cave pour celle du corridor et fit un faux-pas qui le précipita au bas de l'escalier. A l'ouïe du vacarme causé par sa chute, la grand-mère eut cette réflexion qui en dit long sur la réputation que Jeannot Jaques s'était acquise à la Vallée : « Vouaique mon fou que sè dérotzè ! » (Voilà mon fou qui dégringole !)[2]

C'est précisément l'une de ces demoiselles, Louise-Jenny, que le pasteur du Lieu allait épouser peu de temps après la perte de sa première femme[3]. Et c'est ainsi que Jaques-Dalcroze eut pour grand-mère l'une des musiciennes des Grandes-Roches.

---

[2] Feuille d'Avis de la Vallée, du 11.7.1935. Note RR : on pourrait plutôt traduire dérotzè, par dérocher, ce qui serait encore plus juste et plus amusant !

[3] Louise-Jenny-Elisabeth Audemars, née le 1.6.1802, fille de Philippe-Daniel, épousa le pasteur Jaques le 13.12.1821 au Sentier. Elle mourut à Ollon le 11.4.1872, chez son fils Constant. Note RR : d'après la photo, ce devait être une crâne femme !